

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 7.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

X

Vous me laisserez à mes douleurs ou à mes joies, sans imaginer que vous puissiez avoir désormais rien de commun avec une femme qui vous méprise et dont toute la charité peut consister à vous oublier ! Vous avez franchi aujourd'hui le seuil de cette maison pour la dernière fois. Ou sinon ! Ah ! sinon... je vous jure bien que j'ai assez d'énergie et assez de résolution pour me défendre toute seule, et toute seule vous punir ! A votre tour vous m'avez entendu, j'imagine ?

— Certes, dit Michel. Mais vous êtes trop imprudente, Marsa. Ce ne sont pas des hommes comme moi qu'on fait reculer en leur parlant d'un danger. Par la porte que j'ouvrirai avec des battements de cœur, ou par-dessus la muraille, si la porte est barricadée et close, je vous jure bien que je parviendrai jusqu'à vous et qu'il faudra que vous m'écoutez... que vous m'écoutez comme autrefois.

Marsa le regardait, la lèvre crispée, dédaigneuse. — Je n'ai même pas pris soin de faire changer la serrure de cette porte et la grille même du jardin reste ouverte par ces nuits d'été. Vous voyez que vous n'avez qu'à venir. Mais je ne vous engage ni à ouvrir l'une, ni à pousser l'autre. Ce n'est pas moi que vous trouveriez au rendez-vous.

— Eh ! bien, je suis sûr pourtant que ce serait vous, Marsa, si je vous disais que demain à minuit je serai sous la fenêtre du pavillon, au fond du jardin, et que vous m'y attendrez pour recevoir de ma main vos lettres, toutes vos lettres, que je vous rapporterai.

— Croyez-vous ? dit-elle.

— J'en suis certain.

— Certain ? Pourquoi ?

— Parce que vous réfléchirez.

— J'ai eu le temps de réfléchir. Donnez-moi une autre raison.

— La raison c'est que vous ne pouvez laisser entre mes mains de telles preuves. Je vous assure ce serait folie de faire d'un homme qui mourrait volontiers pour vous, comme moi, un ennemi déclaré et implacable.

— J'entends. On meurt volontiers pour une femme et, en attendant, on l'outrage et on la menace, comme le plus vil des hommes, d'une mort plus cruelle que la mort véritable. Eh bien ! peu m'importe à moi ! Je ne serai pas dans le pavillon où vous m'avez parlé de votre amour et j'en ferai brûler les débris avant trois jours après avoir donné l'ordre qu'on le démolisît... Je ne vous attendrai pas. Je ne vous reverrai pas. Je ne vous crains pas. Et j'abandonne le soin de faire de ces lettres ce que vous voudrez au dernier atome de probité qui reste en vous !

— Adieu, dit-elle, après l'avoir toisé une fois encore, comme mesurant le degré d'audace ou d'infamie auquel pouvait atteindre cet homme.

— Au revoir, répondit-il froidement, en donnant à ces simples mots un accent plein de sous-entendus tragiques.

Elle tendit sa jolie main effilée vers la soie d'un cordon de sonnette et, lorsqu'un valet accourut :

— Reconduisez monsieur, dit-elle très simplement.

XI

Lorsque Marsa était, — comme d'un mauvais rêve, — sortie du roman d'amour où elle avait laissé sa foi, sa crédulité, et comme sa chair même, elle s'était dit :

— Maintenant, ma vie est finie !

Que faire ? Expier ? Oublier ?

Elle songeait au cloître, à la vie de prière de ces sœurs bleues qu'elle apercevait, furtives, sous les arbres de Maison-Lafitte. Elle vivait dans les solitudes du Parc, demeurant là, l'hiver, dans un tête-à-tête morne avec le vieux Vogotzine, à demi alcoolisé. Puis, la mort ne voulant pas d'elle, elle allait aspirer par bouffées un peu de cette existence de Paris qu'elle se reprenait peu à peu à aimer, oubliant, oubliant lentement le passé, et cette folie qu'elle avait prise pour de l'amour s'enveloppant d'une sorte de nuée qui la dérobaient presque à son souvenir. C'était comme l'assoupissement d'une souffrance ou plutôt comme la disparition d'un cauchemar à la clarté joyeuse. Maintenant Marsa Laszlo qui, deux ans auparavant, se plaisait à des appétits d'anéantissement et de mort, trouvait parfois que la petite baronne Dinati avait raison lorsque, de sa jolie voie rieuse, elle lui disait :

— A quoi pensez-vous, chère enfant ? Est-ce que c'est à vingt ans qu'on s'enterre volontairement au fond d'un parc comme dans une prison ou une province ?

Elle allait alors avoir vingt-quatre ans. En si peu d'années elle avait moralement vieilli de dix ans, mais son beau visage ovale aux yeux ardents avivés par la noirceur luisante de ses cheveux, était demeuré le même, d'une pureté de vierge byzantine.

Puis, — la vie a de ces réveils, — elle rencontrait le prince Andras ; toutes ses admirations de jeune fille, ses vaillances de patriote, ses poésies d'héroïsme, s'enflammaient à nouveau ; son cœur, qu'elle croyait mort, battait joyeusement comme il n'avait jamais battu, au son de voix, au sourire de cet homme vraiment loyal, fort et doux qui était bien (elle le devinait, la malheureuse !) l'être pour lequel elle était créée, et l'idéal de son rêve de femme !

Elle l'aimait silencieusement, mais d'une passion profonde et pour toujours. Elle l'aimait, sans se dire qu'elle n'avait plus le droit d'aimer. Elle n'avait jamais eu, lui semblait-il maintenant, qu'un nom au cœur et sur les lèvres : *Zilah* !

Et voilà que cet homme, ce héros, — son héros, lui demandait sa main, lui disait : — Je vous aime ! Andras l'aimait !

Avec quelles tortures lancinantes, quels déchirements atroces, elle s'était posé la question redoutable : " Ai-je le droit de mentir ? Aurai-je le courage d'avouer mon amour avec Menko ? Quoi ! elle tenait à portée de sa main le bonheur le plus complet qu'une femme pût espérer, le rêve de toute sa vie, et parce qu'un misérable l'avait engagée à lui donner son cœur en la trompant, parce qu'il y avait dans son passé des heures enfuies, dont elle ne se souvenait que pour les maudire, — pis que cela, encore une fois, dont elle ne se souvenait même pas, — des heures effacées, des heures qui lui paraissaient maintenant n'avoir jamais sonné, il lui fallait se déchirer elle-même, se broyer le cœur, payer, elle, la victime, pour le lâche qui avait menti ?

Est-ce que c'était juste ? Est-ce que cela était humain ? Est-ce qu'elle était à jamais scellée dans ce passé comme une morte dans son tombeau ? Comment ! elle n'avait plus le droit de vivre ?

C'est qu'elle l'adorait, cet Andras ! Ah ! comme elle eût, avec une joie de folle, donné sa vie pour lui ! Et il l'aimait aussi ! Et comme il l'aimait !

Jusqu'alors il n'avait jamais éprouvé ce rajouissement d'âme.

Il se sentait évidemment isolé, avec ses vieilles idées chevaleresques, dans un monde voué au culte des choses basses, des succès tangibles, des réalités profitables. Il se faisait à lui-même l'effet d'un anachronisme vivant au milieu d'une société qui n'ajoutait foi qu'aux brutalités triomphantes et marchait, écrasant de son poids de fer les visions, les

espoirs, les enthousiasmes des attardés. Il se rappelait encore ces crépuscules des soirs de bataille où, dans les bois rougis par le soleil couchant, son père et Varhély lui disaient : " Restons les derniers, et partageons la retraite ! " Et il lui semblait encore la retraite des vertus méconnues et les généreuses ardeurs.

Est-ce qu'il aimerait encore ? Est-ce qu'on l'aimerait ? Est-ce qu'il pourrait encore être heureux ?

Et ces mêmes idées, cette même foi, ce même goût du rêve et de tout ce qu'il y a de généreux et d'ardent au monde, tout à la fois il le retrouvait dans l'âme, le regard, le cœur, l'amour de Marsa !

Elle était pour lui toute une existence recommencée et heureuse. Oui, se disait-il, elle le rendrait heureux ; elle le comprendrait, l'aiderait, l'entourerait du plus profond amour qu'un homme pût souhaiter.

Et elle aussi, quand elle songeait à lui, se sentait portée à toutes les abnégations, à tous les sacrifices. Qui sait ? Il y aurait peut-être une heure où il faudrait combattre encore. Alors elle suivrait, placerait sa poitrine entre lui et les balles. Mourir en le sauvant, quelle ivresse ! Mais non, non, vivre en l'aimant, en lui donnant toutes les joies profondes et vraies. C'était là le devoir maintenant. Et cette tâche que rêvait Marsa avec des appétits de sacrifice il y fallait renoncer parce qu'un homme qu'elle méprisait la méprisait ? Allons donc !... Et pourtant ! Pourtant l'honnêteté stricte répétait à Marsa qu'il fallait dire :

Non ! au prince. Il fallait rejeter Zilah à son isolement et à ses tristesses. Elle n'avait pas le droit d'être aimée de lui.

Mais si elle renonçait à Andras, le prince — Yanski Varhély Pavait dit, — en mourrait ? C'étaient deux êtres à la fois, Andras et elle, qu'elle tuait là d'un seul mot. Elle ! Elle ne comptait pas ! Mais lui ! Et cependant il fallait parler. Et pourquoi parler ? Est-ce que vraiment d'ailleurs elle avait aimé quelqu'un ? Qui cela ?

Celui qu'elle aimait, adorait, de toute son énergie, de toutes les fibres de son être, c'était Andras ! Ah ! l'aimer ! celui-là, l'aimer de toutes les forces de son être ! Se faire ensuite, un jour, pardonner de n'avoir rien dit par le dévouement le plus absolu qu'un homme au monde eût jamais rencontré, voilà quels étaient maintenant la pensée et l'espoir de Marsa. Et roulant éternellement ces mêmes pensées pleines d'angoisses, repoussant toujours au lendemain le souci de prendre une décision, de tout avouer au prince, de lui broyer le cœur en brisant sa propre vie, la Tzigane s'était laissée lentement — les jours passaient si vite ! — amener là, à ce jour inévitable, à cette fête de fiançailles comme au bord d'un précipice.

Et voilà que, justement, le soir de cette journée même, Menko revenait, il se dressait, ce Michel Menko, devant elle, non pas suppliant, non pas tremblant, mais menaçant, mais lui proposant, osant lui proposer, à elle, ce marché encore plus infâme que toutes les vilénies d'autrefois.

Ce rêve traversé de musiques heureuses, de *czardas* évoquant la voix même du pays, cette féerie du bateau berçant ses fiançailles, aboutissait à cette réalité : — Menko disant : Tu as été à moi, tu seras à moi encore ou tu es perdue !

Perdue ! Et comment ?

Avec une résolution froide, Marza Laszlo se posait cette question, redoutable comme une question de vie ou de mort :

— Voyons, que ferait le prince si, moi sa femme il apprenait la vérité ?

— Ce qu'il ferait ? Il me tuerait, se disait la Tzigane. Oui, il me tuerait. Tant mieux.

C'était comme un marché qu'elle se proposait à elle-même et que son amour éperdu dictait à sa droiture :